

MAURICE FICKELSON

Salons

Icare

L'ennui, avec Icare, c'est qu'il continue à tomber. Toutes les phases de la chute ont été décrites, maintes fois. Maintes fois, oui, et pour ainsi dire, fixées. Il arrivait qu'on se permît une légère variante avec l'idée de retenir un intérêt qui ne se manifestait plus que par ses derniers frissonnements mondains. Afin sans doute de se préparer à l'oubli, on n'a plus voulu y voir qu'un accident. Toutes les représentations qui en ont été faites, tous les récits, vont dans ce sens. Ainsi, on l'aperçoit — quelqu'un lève la tête et l'aperçoit — plongeant dans un grand désordre de membres, au-dessus de la mer — de préférence à l'embouchure d'un fleuve — et même ses ailes, un peu plus haut, détachées; le peintre paysagiste assis sur la berge, levant les yeux de sa toile, aura entrevu, peut-être, une jambe, dans l'instant où elle allait disparaître sous l'eau. Ainsi — ainsi s'est-on délivré de la chute d'Icare, en la fixant comme un accident et non comme un destin. Pour Icare, ça ne change rien. Il tombe. Il ne peut être qu'en tombant, recommençant sans cesse et jamais enfin arrivé en bas — ou alors, un jour, gagné par l'oubli, ce sera le repos, non pas la conclusion de tous les enchaînements à la fin élucidés, mais comme une absence, par le voilement définitif de la mémoire de la chute. On n'en est pas encore là, et c'est pourquoi, un après-midi, il chut dans le salon de Madame de C. Ces dames n'eurent pas le temps de le voir se matérialiser juste sous le plafond — il était déjà à leurs pieds, sur le tapis. Les ailes arrivèrent quelques instants après. On se mit à

considérer ce qui venait de tomber. Je suis Icare, dit-il. Et il entreprit de raconter son histoire. Icare, certes, on en avait entendu parler. Mais c'était déjà tellement ancien. Madame de C. pinçait les lèvres; elle avait prévu autre chose cet après-midi-là. Non, elle voyait sans plaisir cette intrusion, et elle se disait qu'il en resterait certainement une trace sur le tapis. Alors elle se mit à regarder les nuages, par la fenêtre. Elle regardait les nuages et elle soupirait. Une cloche commença à sonner la mélancolie du soir. Icare s'était tu, et demeurait là, sur le dos, son regard inexpressif au plafond, attendant de reprendre sa chute. Ces dames causaient sans plus s'occuper de lui. On sentait qu'une grande paix règnerait cette nuit-là dans tout l'hémisphère boréal.

En suspens

Il y a un homme fixé au mur. On ne voit pas bien comment, mais il tient. Oui, à environ deux mètres du sol. Les plafonds sont hauts dans les salons anciens où ces dames se réunissent pour boire du chocolat. Elles ne font plus attention à lui; elles ont l'habitude de le voir là. Sauf une, pourtant, la plus jeune, qui lui jette quelquefois un regard furtif. Il faut dire que cet homme a belle apparence, bien qu'il ne soit pas mis en valeur sur un mur. Pour le moment, il garde les yeux fermés, comme s'il dormait. Mais il ne dort pas. Il est trop tendu pour dormir. Un frémissement visible parcourt comme une onde de temps en temps la peau de sa poitrine à moitié nue, de la même façon que la croupe ou le flanc d'un cheval harcelé par les mouches. Un phénomène aussi remarquable vaudrait la peine qu'on l'observe. Mais comme je l'ai dit, seule la jeune femme, quelquefois, à la dérobée. L'homme a ouvert brusquement les yeux, son regard rencontre le sien et lui transmet l'angoisse d'une inépuisable interrogation. La jeune femme détourne son regard. Elle est bien embarrassée. Elle se beurre une brioche. L'homme suspendu soupire. Il a maintes fois essayé d'expliquer sa position au temps où il avait encore la force de parler. On l'écoutait poliment. Il arrivait même que l'une de ces dames lui posât une question à laquelle, heureux, il se hâtait de répondre. Mais passée la période d'une première curiosité, il était manifeste que l'attention faiblissait et qu'il ne pouvait

espérer retenir longtemps encore un intérêt que sollicitait une changeante actualité. Et puis, il s'en rendait compte, il y avait quelque chose d'incongru dans sa situation.

Les guerres coloniales

Dans un fauteuil du salon, l'abbé Louis. Il pose un regard critique sur le portrait de la baronne, sa marraine. «Vous n'aimez pas ?» dit la baronne. «Ce n'est pas que je n'aime pas», dit l'abbé. La baronne soupire. «C'est sans doute à cause du petit serpent», dit-elle. L'abbé ramène son regard sur le portrait, et après avoir cherché un peu, comme dans un rébus, il découvre un minuscule serpent lové aux pieds de la baronne, sa marraine. «Je ne sais pas comment il s'est introduit dans le tableau», lui dit la baronne. L'abbé n'a rien contre les serpents, il est dans le siècle. Mais il n'aime pas. «Je n'ai pas de conseil à vous donner», commence-t-il. Mais si, justement, c'est son rôle que de donner des conseils. Oh, mon Dieu, se dit-il. Et il surprend le coup d'œil satisfait que la baronne jette sournoisement à son portrait. Le peintre l'a représentée dans son salon, et il a même reproduit en haut du tableau, à gauche de la baronne, l'agrandissement photographique de son grand-père en capitaine de spahis marocains, que l'on voit sur le mur opposé. On sait qu'il est mort de la morsure d'une vipère des sables. L'abbé compare la photographie et sa reproduction par le peintre, qui a manifestement pris quelque liberté avec l'aïeul de la baronne. Les plis sages dans lesquels d'un côté il se drape s'envolent de l'autre en un tourbillon écarlate, et au milieu de ce tumulte de charge qui descend de la partie supérieure du tableau vers la baronne gracieusement accoudée, le menaçant visage du capitaine et le flamboiement de ses yeux jaunes. Le petit serpent a dressé la tête et darde une langue bifide. Lui aussi a les yeux jaunes. C'est singulier, se dit l'abbé, comme maintenant on voit distinctement ses yeux. Puis il se tourne vers la baronne. «Je comprends enfin certaines choses. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Pauvre chère bienfaitrice !» Un regard de petite fille le pénètre d'un sentiment nouveau de responsabilité. Au mur, le tableau s'apaise; les plis de l'étoffe retombent; les yeux jaunes se voilent; les traits du visage léonin se remodèlent; l'image peinte de la photographie du

capitaine finit par ressembler à son original, qui lui indique en noir et blanc la voie de l'honneur et du maintien; le petit serpent compose une amoureuse lettrine au pied de la baronne. «Il y a eu bien des drames dans notre famille», dit-elle. Et elle se tapote les cheveux.

La récalcitrante

On a assis la petite fille au milieu du salon. À présent, on l'entoure. Pourquoi ne veut-elle pas chanter ? «Ma chérie, pourquoi ne veux-tu pas chanter ?» lui demande la baronne. «Si elle ne veut pas chanter, il faut qu'elle montre ses seins», déclare une baigneuse de sauna qu'on invite parce qu'elle est bien informée. Un jeune homme blond se montre sceptique : «Il m'étonnerait qu'elle en eût à son âge», dit-il. «Mais si, lui assure-t-on, ils sont tout petits mais apparents.» On la déshabille, et, en effet, elle a des seins. L'un est bleu et l'autre jaspé. «C'est assez rare, dit le Docteur Y. Il faudrait les lui bander.» On discute si on doit le faire rituellement. On va réveiller l'abbé Louis qui s'était assoupi derrière un paravent. «Allons, l'abbé, lui dit la baronne, on a besoin de vous pour bander les seins de la petite.» L'abbé se lève. «Ah bon, dit-il, mais j'ai oublié mes rubans». Ça ne fait rien, on lui en confectionne. Il se les attache aux genoux et aux poignets. La baigneuse prépare les bandages. «J'aime mieux chanter», dit la petite fille. «Elle est à tuer», dit la baronne. «Alors tuons-la», propose le jeune homme blond. En fin de compte, il n'est pas plus difficile de la tuer que de lui bander les seins. Mais a-t-on tout ce qu'il faut sous la main ? Le Docteur Y. sort sa boîte à scalpels. «Attendez, je vais chercher les herbes», dit la baronne. Il n'en faudra pas tant pour un si petit corps. On lui ôte ses bijoux, sa première montre, ses boucles d'oreille, un bracelet d'argent. «Alors vous allez l'inciser ?» dit le jeune homme blond au Docteur Y. à seule fin de lui montrer poliment son intérêt. L'abbé Louis est retourné derrière le paravent. Pour la mort, il ne sert à rien. Le Docteur Y. explique au jeune blond l'usage des différents scalpels et lui en fait éprouver le fil sur son pouce. La baronne revient avec les herbes. La petite fille voit qu'il n'y a rien à faire. Elle regarde la fenêtre. Au moins n'aura-t-elle plus jamais peur du silence sous les arbres. Très loin

à l'ouest, dans le golfe, des milliers de seiches coléreuses remontent à la surface et endeuillent l'océan de leur encre.

Marine

Il arrive que la mer pénètre dans le salon de Madame de C. La mer est loin — mais, pour ainsi dire, sa présence. Les rideaux se gonflent, une odeur iodée se répand, l'espace à gauche se courbe, une vague s'écrite par-dessus la corniche. Et, à un moment, à une croisée, le profil de Madame de C. sous une capeline blanche.

Maurice Fickelson